

Zoom #2 : *143 rue du désert* (2019), une installation d'Hassen Ferhani



Mention visuel :

Hassen Ferhani, *143 rue du désert*, 2019, PH20-13, droits réservés/Cnap ©

Courtesy de l'artiste

C'est un relais routier qui prend des allures de gargote insolite sous la direction de sa propriétaire, Malika, reine du désert. Au bord de la Transsaharienne, qui traverse l'Algérie sur des milliers de kilomètres, Hassen Ferhani réalise en 2019 son deuxième long-métrage, *143 rue du désert*, à partir duquel il crée cette installation éponyme. Vidéos, diapositives et photographies nous invitent à pénétrer dans ce huis clos en marge du monde, devenu cette fois, centre du monde. Après quatre films tournés à Alger, l'artiste s'engage dans un road-movie accompagné de son ami l'écrivain *Chawki Amari*, qui en 2008 a écrit le récit *Nationale 1*. Revenant sur les traces de son errance motorisée le long de ce qui est connu comme la plus grande route d'Afrique, Amari partage avec Ferhani cette rencontre hors du commun avec la patronne du lieu-étape. Le cinéaste décide alors de s'y arrêter et de se rendre disponible aux événements imprévus qui surgissent dans le réel.

En fait de réel, nous découvrons la vie quotidienne d'une femme qui a quitté le nord du pays et décidé d'écrire son histoire là où il n'y avait jusqu'ici dans l'imaginaire de Ferhani « que serpents et scorpions ». Celle qu'il nomme une « sainte en son mausolée profane » accueille des touristes qui échappent à l'exotisme, des individus engagés dans des quêtes énigmatiques et surtout des routiers marqués par la dureté

de leur métier. Ce sont les habitués du lieu qui, été comme hiver, parcourent la N1 dans leurs camions. Apercevoir la maison de Malika, c'est la perspective d'une halte bienvenue pour se ravitailler et s'asseoir à la table de la patronne, autour d'une toile cirée bigarrée que l'artiste a tendue au mur comme un geste d'accueil destiné au regardeur. C'est aussi l'occasion de continuer à tisser une relation au long cours avec cette complice tantôt malicieuse, tantôt pensive, qui sait également laisser place aux silences. Ferhani capte les visages, les attitudes, le temps suspendu, dont la douceur presque surannée de la palette de couleurs rend compte à l'image. C'est que la vie se déroule dans un temps sans horloge en dehors de ces visites.

Jouant entre intérieur et extérieur, l'artiste nous offre en parallèle à voir le dehors en un relevé topographique. Malika se tient au seuil de sa porte. « Regarder le monde », nous dit-elle. Apparaît alors le hors-champ. Le regard se tourne vers cet arbre planté tout proche depuis des années qui fait office de baromètre. Une série d'images glanées sur la route entre la capitale et le désert restitue le long voyage. Une petite maison blanche aux formes géométriques au milieu d'un champ. Un bâti en construction dont on ne sait s'il sera, un jour, achevé. Une montagne bleue qui s'élève à l'horizon. Au sein de l'installation est posée une valise qui semble avoir été abandonnée par l'un des visiteurs de Malika. En jouant de la pluralité des supports visuels, l'artiste fait se répondre l'intérieur et l'extérieur de ce lieu singulier et nous donne accès, plus qu'à un simple décor, aux coordonnées même d'un véritable western documentaire.

Texte de Camille Leprince, co-commissaire de l'exposition « Les Sentinelles ».